



HAL
open science

La métaphore de Zygmunt Bauman: iconographies de la peur en Amérique latine et traitement du déchet humain

Enrique Sanchez Albarracin, Jean-Felix Fayolle, Maria Eulaidia de Araujo
Vieira

► To cite this version:

Enrique Sanchez Albarracin, Jean-Felix Fayolle, Maria Eulaidia de Araujo Vieira. La métaphore de Zygmunt Bauman: iconographies de la peur en Amérique latine et traitement du déchet humain. De l'extrême: pratiques du contemporain dans le monde ibérique et latino-américain, May 2012, Paris, France. <http://www.crimic.paris-sorbonne.fr/De-l-extreme-pratiques-du,8316.html>. hal-01057531

HAL Id: hal-01057531

<https://hal.science/hal-01057531>

Submitted on 25 Aug 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Enrique Sánchez Albarracín

INSA de Lyon - Université de Lyon – EVS-ITUS - UMR 5600

E-mail : enrique.sanchez-albarracin@insa-lyon.fr

Jean-Felix Fayolle

Association KOUAKILARIV', Nantes

Maria Eulaidia De Araujo Vieira

IFEE – Institut de formation à l'Entrepreneuriat et à l'Education Permanente - Fortaleza –
Ceará - Brésil

**La métaphore de Zygmunt Bauman :
iconographies de la peur en Amérique latine
et traitement du déchet humain**

Résumé

Tel Saturne dévorant son fils, la rationalité moderne est en train de ronger ses propres entrailles. Tout comme la globalisation s'étouffe, de ces propres déchets de plus en plus toxiques, de moins en moins recyclables, les individus deviennent, eux aussi, de moins en moins indispensables, de plus en plus encombrants. Du Mexique à l'Argentine et du Sud vers le Nord, la représentation de l'autre dans l'espace urbain, réel ou imaginaire, se nourrit d'une mixophobie entretenue par les medias et les discours politiques. La peur de la malveillance humaine est devenue le moteur des urbanités latino-américaines. Les dispositifs techniques et spatiaux de la ville globale sont là pour contenir, filtrer, intercepter, éviter le retour des effluents dévastateurs de la modernité liquide, tandis que la ville marginale concentre toute l'intensité de ces rejets. Derrière l'homogénéisation de la peur, pourtant, d'autres images révèlent les singularités de l'existence humaine et les stratégies de résistance qui esquissent ici et là des réponses locales aux excès de segmentations et d'incertitudes.

Mots-clés

Amérique Latine – Villes - Urbanités - Déchets – Peur - Violence

Dans notre monde globalisé, devenu majoritairement urbain, les phénomènes de pauvreté, d'inégalité et d'exclusion sociale ne cessent de s'accroître. La ville du XXI^e siècle ressemble de moins en moins à ce lieu d'intégration citoyenne de la diversité sociale et culturelle dont rêvent certains architectes. Les nouveaux modèles d'organisation et de fonctionnement de l'espace s'inscrivent, au contraire, dans une logique d'urbanité sécuritaire. « Nous sommes aujourd'hui tous chasseurs, écrit le sociologue Zygmunt Bauman, ou du moins on nous ordonne de devenir, d'agir en chasseurs, sous peine d'être exclus de la chasse, voire d'être relégués au rang de gibier ». ¹ Telle Saturne dévorant son fils, la rationalité moderne est en train de ronger ses propres entrailles, minant les fondements mêmes de la vie, pervertissant l'ordre symbolique qui accompagne sa volonté éco-destructive. ² Tout comme la mondialisation s'étouffe de ses propres déchets de plus en plus toxiques, les individus deviennent, eux aussi, de moins en moins indispensables, de plus en plus encombrants. Frontières militarisées, quartiers résidentiels surprotégés, quatre-quatre et bulles de sécurité; d'une part, visas rédhitoires, caravanes de migrants, bidonvilles surpeuplés, insalubres et vulnérables d'autre part. Du Mexique à l'Argentine et du Sud vers le Nord, la représentation de l'autre dans l'espace urbain, réel ou imaginaire, se nourrit d'une mixophobie entretenue par les médias et les discours politiques. Les dispositifs techniques et spatiaux de la ville globale sont là pour contenir, filtrer, intercepter, éviter le retour des effluents dévastateurs de la modernité liquide, tandis que la ville marginale concentre toute l'intensité de ces rejets.

Derrière l'homogénéisation de la peur, pourtant, d'autres images révèlent les singularités de l'existence humaine et les stratégies de résistance qui esquissent, ici et là, des réponses locales aux excès de segmentations et d'incertitudes. Dans les périphéries des grandes villes, dans les quartiers réputés dangereux et précaires où s'entassent les populations mises à l'écart, des individus ou des collectifs réagissent tous les jours contre l'indifférence, la résignation ou le scepticisme. Face à la vision unilatérale et discriminante de la misère et à la mise en spectacle perpétuelle de la violence amplifiée par les médias, émergent ainsi des expressions culturelles et sociales alternatives qui réinvestissent l'espace public, ses objets, son imaginaire. Même si la culture dominante de la peur détermine encore les interprétations et les perceptions du quotidien ³, ces pratiques marginales et souvent transgressives parviennent à fissurer les préjugés en inventant des urbanités inattendues.

Urbanités liquides et traitement des rebuts

Le concept de modernité liquide ⁴ développé par Zygmunt Bauman nous incite à considérer les identités individuelles et collectives comme des notions fluides et fluctuantes. Les représentations mentales et les structures traditionnelles qui assuraient autrefois la cohésion sociale se fragmentent et se délitent selon une logique discontinue, latérale et réticulaire. « La responsabilité de la résolution des difficultés causées par le caractère changeant et insaisissable des circonstances repose désormais sur les épaules des individus,

¹ BAUMAN, Zygmunt, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, 2007, p. 130.

² LEFF, Enrique, *Racionalidad Ambiental. La reapropiación social de la naturaleza*, Siglo XXI, 2007, p. XI.

³ HÉBERT, Martin, BEAUCAGE, Pierre, « Les images de la violence en Amérique Latine », in *Images et Langages de la violence en Amérique Latine*, Québec, PUL, 2008, p. 5.

⁴ BAUMAN, Zygmunt, *Modernidad líquida*, Buenos Aires, FCE, 2003, 232 p.

censés exercer leur «libre choix» et en supporter entièrement les conséquences »⁵. Dans une Amérique Latine contrastée et multiforme, la région la plus inégalitaire du monde⁶, certains auteurs parlent d'une "re-féodalisation" de la sphère publique⁷, à la fois pour rendre compte de l'affaiblissement de l'Etat et des institutions face à des univers incontrôlés et interconnectés qui débordent et morcellent le cadre national et pour souligner la résurgence des logiques guerrières et sécuritaires.

Malgré les transitions démocratiques qui auraient dû renforcer l'état de droit à partir des années 80, la corruption, la fraude électorale, le clientélisme, les discriminations⁸ (politiques, institutionnelles, de genre, ethno-linguistiques), la violence policière et les atteintes à la liberté de la presse continuent de faire obstacle à l'avènement d'une véritable citoyenneté sociale.⁹ Par ailleurs, les politiques néolibérales mises en place dans les années 90 ont accentué dangereusement les processus de dérégulation (désindustrialisation, flexibilisation du travail, érosion des garanties sociales) et de ségrégation territoriale. C'est ainsi que la perte de centralité du travail a suscité un repli généralisé vers la sphère locale, le quartier devenant l'espace privilégié et central dans la construction des liens sociaux, notamment dans les milieux populaires.¹⁰ Alors que dans le passé les usines avaient absorbé la main d'œuvre expulsée du monde agricole, et que plus tard les services et les institutions publiques avaient absorbé à leur tour les travailleurs expulsés des usines par l'automatisation industrielle, il semblerait qu'il n'existe plus à présent de nouveau secteur, disposant de la même capacité de recyclage de la force de travail. L'hypothèse selon laquelle les changements économiques reconstruisent indéfiniment des conditions équivalentes à celles qu'ils détruisent n'est plus vérifiable aujourd'hui.¹¹ Le métabolisme de l'économie marchande mondialisée est en crise. Dans ces conditions, le monde court le risque imminent de s'anéantir ou de s'asphyxier à force d'accumulation et d'intoxication à partir des déchets matériels et humains qu'il n'est plus capable d'assimiler.¹²

La métaphore de Zygmunt Bauman, consistant à associer dans une même perspective le cycle de traitement des déchets produits par le monde capitaliste et la gestion socio-destructive des individus en surplus qui en découle, n'est pas une simple figure de style. En Amérique Latine, elle concerne près de 200 millions de personnes aujourd'hui, considérées comme dangereuses ou improductives, mise au rebut ou à distance par toutes sortes de moyens matériels ou symboliques. Les représentations sociales, du fait de leur caractère socialement marqué et de leur orientation communicative¹³, mais aussi de leurs qualités

⁵ BAUMAN, Zygmunt, *Le présent...*, op. cit., 2007, p. 10.

⁶ COSÍO-ZAVALA, María Eugenia, « Démographie, pauvreté et inégalités » in *Les enjeux du développement en Amérique latine. Dynamiques socioéconomiques et politiques publiques*, Institut des Amériques (Ed.), 2011, pp. 83-110.

⁷ KEANE, John, «Transformaciones estructurales de la esfera pública», in *Estudios Sociológicos de El Colegio de México*, Vol.15, N°43, Enero-Abril 1997, p. 58.

⁸ RAMIREZ, Patricia, ZICCARDI, Alicia, «Una Introducción» in CORDERA, R et al., *Pobreza urbana, desigualdad y exclusión social en la ciudad del Siglo XXI*, México, Siglo XXI, 2008, p. 23.

⁹ Cf. Rapports de la CEPAL, du Latinobarometro, de la Cour Inter-américaine des Droits de l'Homme et des nombreux observatoires recensés par le *Portal de Observatorios sobre Políticas Públicas, Derechos Sociales y Ciudadanía en América Latina y el Caribe* (<http://www.clacso-posgrados.net/>).

¹⁰ FONTECOBA, Ariel, «La política del movimiento piquetero - Literatura reciente sobre movimientos sociales en Argentina», in *V Congreso Latinoamericano de Ciencia Política*, ALACIP, 28-30 de julio de 2010, p. 6.

¹¹ HOPENHAYN, Martín, *Cambios en el paradigma del trabajo e impactos en la familia*, CEPAL, División de Desarrollo Social, Octubre, 2004.

¹² BAUMAN, Zygmunt, *Le présent...*, op. cit., 2007, pp. 41-43.

¹³ JODELET, Denise « Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie » in MOSCOVICI, Serge *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984, p. 357-378.

intrinsèques «de globalité, de cohérence, de constance et de stabilité»¹⁴, contribuent à altérer durablement la perception de certaines réalités humaines. Créées par différents types de discours (scientifique, médiatique, politique, philosophique), ces représentations s'interposent dans les processus d'observation et d'interprétation, motivant ou confortant l'application de mesures stigmatisantes ou ségrégatives. Elles définissent ainsi, par exemple, les pauvres comme des « pauvres », plutôt que comme des personnes en situation de pauvreté, oubliant le principe d'égalité essentielle de l'humanité au profit d'une différenciation existentielle.¹⁵

Les imaginaires et les discours de la violence amplifient aussi les sentiments d'insécurité et de peur du désordre social tout en générant des dualisations signifiantes entre «nous et les autres », le dedans et le dehors ». Encore plus qu'au niveau vertical, c'est sur le plan urbain, horizontal que s'expriment les angoisses des classes favorisées face à l'invasion des espaces publics par des hordes de « vagabonds », de mendiants et d'exclus, qui s'installent dans les rues, les parcs et les places, qui « rôdent » autour des maisons et des centres commerciaux.¹⁶ Si les statistiques de la délinquance sont affolantes aujourd'hui¹⁷, la télévision aussi s'empare de la violence pour augmenter ses marges d'audience à travers un amalgame d'images et de témoignages simplificateurs et voyeuristes.¹⁸ En Amérique Latine, le sentiment d'insécurité publique¹⁹ « hante les habitants, toutes classes confondues, et leur fait modifier leurs perceptions et leurs pratiques, d'autant plus qu'ils n'ont aucune confiance dans les autorités policières ni judiciaires [...]»²⁰.

C'est pourquoi dans les quartiers de centre-ville ou en périphérie, on s'enferme : murs, barbelés, clôtures, grillages, guérites, portes blindées et gardes armés avec ou sans uniforme. « Partout la recherche de sécurité accentue le repli sur les espaces privés, comme si la société fragilisée ne supportait plus la vulnérabilité des espaces publics associés à la pauvreté et à la délinquance »²¹. Au Brésil les « condomínios fechados » emmurent des ensembles résidentiels, constitués de maisons mais surtout de gratte-ciel (la verticalité étant perçue comme une garantie supplémentaire de sécurité). Réservés aux classes sociales moyennes et privilégiées, ces habitats favorisent l'étalement des villes tout en bouleversant les relations traditionnelles entre société, économie et territoire.²² Autour de Buenos Aires, les quartiers enclos (*countries, barrios cerrados*) se sont développés de manière spectaculaire à partir des années 90, dans les lointaines périphéries, sur le modèle des « gated communities » nord-américaines.²³ Au Mexique, les urbanisations fermées et luxueuses constituent des îlots d'urbanisation qui ont tendance à s'agglomérer tout en désarticulant le territoire et en

¹⁴ MORIN, Edgar, *La méthode: La connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil, 1986, pp. 106-107.

¹⁵ VASILACHIS DE GIALDINO, Irene, *Pobres, pobreza, identidad y representaciones sociales*, Barcelona, Gedisa, 2003, pp. 254-255.

¹⁶ ZERMEÑO, Sergio, « La centralidad de los excluidos » in CORDERA R., et al., *Pobreza urbana...*, op. cit., 2008, pp. 136-140.

¹⁷ Selon le *Consejo Ciudadano para la Seguridad Pública y la Justicia Penal*, 40 des 50 villes les plus dangereuses du monde se trouveraient en Amérique Latine. Site : <http://www.seguridadjusticiaypaz.org.mx/>

¹⁸ ARIAS, Maria Leonor, « Violencia familiar por televisión - Producir para incomunicar » in *Revista Latinoamericana de comunicación*, Chasqui, N°89, Quito, 2005, p. 64-69.

¹⁹ LATINOBARÓMETRO, *La Seguridad Ciudadana, el problema principal de América Latina*, 9-05-2012, Disponible sur <http://www.latinobarometro.org>.

²⁰ HÉBERT, Martin, BEAUCAGE, Pierre, « Les images de la violence ... », op. cit., p. 8.

²¹ PRÉVÔT-CHAPIRA, Marie France, « Amérique Latine - La ville fragmentée » in *Esprit*, N°11, novembre 1999, pp. 128-144.

²² BARCELLOS, T. M. de, MAMMARELLA, R., « O Significado dos condomínios fechados no processo de segregação espacial nas metrópoles » in *Textos para Discussão*, Porto Alegre, FEE, N°19, 2007, p. 4.

²³ THUILLIER, Guy, « Les quartiers enclos à Buenos Aires : la ville privatisée ? » in *Géocarrefour*, Lyon, Vol. 81/2, 2006.

bouleversant l'organisation de l'espace, des réseaux de communication, des infrastructures et de l'utilisation des sols. Intimement liées à l'usage de la voiture, elles renforcent la fragmentation urbaine et s'approprient les espaces dotés des meilleures qualités environnementales.²⁴

Tandis que l'auto-enfermement résidentiel se généralise, de nouveaux dispositifs de séparation et de canalisation des flux urbains²⁵, de plus en plus sophistiqués, se développent à travers tout le continent dans le but de d'éviter les croisements et les contacts « inopportuns ». On crée des périmètres de sécurité amovibles, des couloirs de circulation sécurisés ou des « corridors touristiques » hautement surveillés²⁶. On modifie le sens ou le parcours des axes routiers pour éviter les embouteillages dans les zones jugées sensibles ou dangereuses. On intensifie et on diversifie les systèmes d'identification et d'accès aux lieux publics et privés : banques, centre commerciaux, institutions, établissements scolaires, musées, monuments, etc. Toutes ces mesures induisent une série de transformations profondes des modes de vie, des relations sociales et des rapports au territoire.

« Toutefois l'efficacité de la technologie sécuritaire à assurer un contrôle efficace de l'espace est toute relative ».²⁷ La présence même de ces enclaves protégées motive les actes de délinquance²⁸, de même que les contrôles aux frontières sud du Mexique et des Etats-Unis n'empêchent pas des milliers d'hommes et de femmes sans ressources d'essayer de les franchir. Les flux d'immigrants qui errent sur les routes et voyagent sur le toit des wagons de marchandises²⁹, dans une situation de vulnérabilité extrême³⁰, illustrent l'autre versant de la modernité liquide³¹. Ils empruntent les mêmes chemins que sillonnaient autrefois les populations excédentaires venues coloniser les terres américaines. Mais ils incarnent à présent le « déchet humain non recyclable » qui s'engouffre dans les mêmes voies sans issues avant de s'entasser sur les mêmes lieux de rétention ou de stockage : gares ferroviaires, villes frontières, périphéries urbaines.

La mise au rebut supprime les différences, les individualités, les idiosyncrasies. [...] Les êtres sans qualités sont abandonnés dans un territoire sans nom alors qu'ont été définitivement barrées toutes les routes menant vers les lieux significatifs, vers ceux où pourrait être forgée une signification socialement lisible.³² Indésirables, méprisés, stigmatisés et la plupart du temps abandonnés à leur terrible sort, malgré les études statistiques et sociologiques produites sur leur compte et malgré les plaintes, les discours et les actions politiques³³, ils alimentent régulièrement les journaux en nouvelles sensationnalistes comme

²⁴ RODRÍGUEZ, Isabel, NOLLÁ, Manuel, «La vivienda en las urbanizaciones cerradas de Puebla y Toluca», in *Scripta Nova. Revista electrónica de geografía y ciencias sociales*, Barcelona, Universidad de Barcelona, 1/08/2003, vol. VII, N° 146 (119).

²⁵ GARNIER, Jean-Pierre, *Vers une urbanisation sécuritaire*, Marseille, CQFD, N°97, février 2012.

²⁶ ZERMEÑO, Sergio, «La centralidad...», *op. cit.*, pp. 136-137.

²⁷ BILLARD et Al., *Ville fermée, ville surveillée. La sécurisation des espaces résidentiels en France et en Amérique du Nord*, Rennes, PUR, 2005, p. 7-9.

²⁸ «En 2007 se triplicaron los robos en countries y barrios cerrados» in *Diario Clarín*, Buenos Aires, 6/01/2008. Disponible sur: <http://edant.clarin.com/diario/2008/01/06/policiales/g-05501.htm>

²⁹ UTRERAS, Pedro, *La Bestia*, documentaire, Mexique, 2010 – FUKUNAGA, Cary, *Sin Nombre*, Film, Mexique-USA, Diaphana Films, 2009.

³⁰ D'après la Commission Mexicaine des Droits de l'Homme, plus de 11.000 migrants ont été séquestrés en 2010 au Mexique. Comisión Nacional de Derechos humanos. Site: <http://www.cndh.org.mx>

³¹ RONQUILLO, Víctor, *Nosotros, los otros – Las distintas caras de la discriminación*, México, Ediciones B, 2011, pp. 83-109.

³² BAUMAN, Zygmunt, *Le présent...*, *op. cit.*, 2007, pp. 50-57.

³³ Le Sénat mexicain a ratifié en 2011 une loi destinée à garantir les droits minimum des migrants. http://prd.senado.gob.mx/cs/informacion.php?id_sistema_informacion=7184

celles de la macabre découverte, par exemple, de 72 corps de voyageurs sans-papier assassinés dans l'Etat de Tamaulipas en août 2010.³⁴

La violence, sans aucun doute, n'est pas un mirage en Amérique Latine : violence sociale, violence économique, violence psychologique, violence délinquante, violence de genre, violence symbolique, etc. En apposant des qualificatifs au terme générique, on étend la signification des phénomènes, très variables et distincts, dont la reconnaissance passe inévitablement par la reconnaissance du langage, par la mise en discours, car « même lorsqu'elle s'impose sous ses formes les plus dramatiques et révoltantes, [la violence] est une construction sociale »³⁵.

C'est en interrogeant les exclus eux-mêmes, directement, que nous arriverons à envisager comment de l'autre côté du miroir, les images reflètent aussi d'autres urbanités.

La jeunesse et la rue en Amérique Latine : images du quartier populaire de Pavón à San Luis Potosí au Mexique

Il est difficile de définir ce qu'est la jeunesse, en raison de son caractère imprécis et transitoire. Depuis la fin des années 60, elle s'est installée dans l'imaginaire collectif comme la génération de la rupture, de la négation, de la radicalisation. C'est ainsi que tout rite de passage de l'enfance à la jeunesse suppose un degré plus ou moins fort de transgression et d'affirmation de pratiques et de valeurs opposées aux normes en vigueur.³⁶

« Je suis rentré dans la bande à 10 ans quand ma mère est morte, explique Enrique, un habitant du quartier de Pavón, de la municipalité de Soledad Graciano Sánchez, située dans la périphérie de San Luis Potosí au Mexique. A 11 ans j'ai commencé à prendre des drogues et à me battre contre d'autres bandes. J'ai quitté l'école au même âge »³⁷. Les mots sont simples, précis. Enrique se tient debout, les bras relevés et écartés, comme s'il cherchait à s'incruster dans la fresque murale située derrière lui, qui représente les bons et les mauvais côtés de la vie : le clown qui rit et le clown qui pleure. Il regarde l'objectif de Jean-Felix Fayolle, jeune photoreporter français, membre de l'association Koikilariv' qui est venu vivre dans son quartier en 2006. Enrique a 29 ans aujourd'hui. On le surnomme « l'enfant sans amour ». Il travaille pour son propre compte en achetant et en revendant des objets divers. Cela rapporte peu, mais suffisamment pour donner quelque chose à ses deux filles âgées de 4 et 5 ans. Comme Enrique, d'autres habitants de Pavón se sont plantés devant le photographe, livrant quelques bribes de leur intimité et de leur histoire. Jorge, 19 ans, travaille comme assistant électricien dans le bâtiment et fume de la « mota » avec ses *potes* lorsqu'il a du temps libre. « Nous le faisons toujours cachés des policiers, dit-il, même si ce sont eux qui la trafiquent ». Il aime faire du sport, danser le « break danse », sortir avec les filles et rêve de créer sa propre entreprise pour devenir indépendant. Le jeune Oscar découvre la boxe dans les maisons abandonnées du centre-ville. Ce sont les plus âgés, les membres de la bande des *Tropilocos*, qui ont investi dans du matériel avec le peu d'argent qu'ils gagnent. L'objectif est de pousser les jeunes à faire du sport et à avoir une hygiène de vie correcte plutôt que de les laisser sombrer dans la délinquance, la drogue et la violence. Alejandro, 26 ans, travaille dans une station de lavage de voitures, s'intéresse aux cultures précolombiennes et écrit des textes de

³⁴ CAMARENA, Salvador *Las 72 personas asesinadas en México eran inmigrantes 'sin papeles'*, El País, Madrid, 25/08/2010.

³⁵ HÉBERT, Martin, BEAUCAGE, Pierre, « *Les images de la violence ...* », *op. cit.*, p. 3.

³⁶ DIOGENES, Gloria, « Juventude, Cultura e violência », in BARREIRA et Al., *(In)Segurança e Sociedade, Treze lições*, Pontes (Campinas), Fundação Demócrito Roca (Fortaleza), 2011, p. 53-55.

³⁷ FAYOLLE, Jean-Felix, *Fotomexcabia, Périple photographique en Amérique Latine*, MEXICO, NiCARAGUA, ColomBIA, Juillet-Décembre 2008. <http://fotomexcabia.blogspot.fr/>

hip hop, inspirés par la vie du quartier. Il parle de la répression, de la misère, des problèmes rencontrés dans son entourage. Il veut prouver que dans les quartiers il y a des personnes capables d'apporter des choses positives à la société.

Pavón est structuré autour de logements sociaux de quatre étages, regroupant environ 8000 personnes et construits à la fin des années 1980. Au début des bandes de quartiers voisins venaient régulièrement piller les premiers habitants. C'est pourquoi les plus jeunes d'entre eux ont fondé la bande des *Butis*, composée d'une centaine de membres, qui a fortement contribué à la réputation du quartier. Depuis les *Butis* ont disparu mais ils ont laissé à d'autres générations de bandes le loisir d'occuper ce territoire.

Trente ans plus tard, la dégradation du cadre bâti et de l'environnement ne semble pas constituer la plus grande préoccupation des habitants soucieux de travailler, de fonder une famille, d'accéder aux loisirs et d'échapper au cercle vicieux de la misère ou de la délinquance. Les plus jeunes reconstituent régulièrement de nouvelles bandes, plus nombreuses que par le passé, qui se répartissent le territoire, chacune contrôlant ses rues et ses places et entretenant avec les autres des relations d'amitié ou de concurrence. Il est d'usage d'insulter le groupe rival, de dégrader ses graffitis, de venir se battre pour démontrer sa supériorité. Autrefois les conflits étaient très violents et parfois meurtriers. Depuis que le quartier est passé sous le contrôle du cartel des Zetas, la « *Compañía* »³⁸, en 2008, cette situation s'est largement apaisée. Celui qui n'a pas le privilège de travailler avec les Zetas n'a qu'à bien se tenir. Le cartel impose une sorte de loi martiale sur l'ensemble du territoire qui est lui est inféodé et en l'absence d'autres cartels ennemis dans la zone, seuls les affrontements périodiques avec l'armée et la police nationale troublent cet état de siège très particulier.

Dans un monde marginalisé où l'Etat pénal se substitue de plus en plus à l'Etat social³⁹, tout en laissant régner paradoxalement la violence, la corruption et l'impunité, la quête de l'identité individuelle et collective s'effectue dans le cadre d'un repli sur l'environnement immédiat : la famille, les amis, le quartier. Dans les secteurs populaires, pas besoin de grilles ni de caméras de surveillance, les frontières sont mentales. Pavón est limité à l'Ouest par le périphérique, à l'Est par la rivière, au Sud et au Nord par d'autres zones d'habitation où l'on ne va pas, vu que l'on n'a rien à y faire. *Idem* à l'intérieur du quartier. Franchir les barrières symboliques qui fractionnent le territoire urbain, pourtant continu, peut s'avérer très dangereux.

«Nous ne sommes pas de Wepavón, Wepavón est à nous» scande une chanson du quartier. Le sentiment d'appartenance et de fierté qui caractérise les habitants se double d'un sentiment de propriété. Le quartier leur appartient. Les bandes, davantage que le gouvernement, ont œuvré pour la survie et le développement de Pavón. Dans le quartier, on se sent bien. Les jeunes des différents groupes se retrouvent pour passer du bon temps, pour discuter, laver des voitures, faire de la mécanique, fumer des joints, boire de la bière, parfois sniffer de la colle ou de la peinture, écouter de la musique et jouer au football. Ils rêvent d'une vie meilleure, une vie où l'argent ne serait plus un souci, tout en ayant conscience de vivre dans des situations précaires dont ils ne sortiront peut-être jamais et d'être considérés comme de la «vermine» par certains secteurs de la société. Rarement défaitistes ou pessimistes, ils se sentent dignes et fiers d'être ce qu'ils sont, comme en témoignent leurs tatouages ou les textes de leurs chansons.

Le lien le plus visible qui lie les jeunes à leur quartier, ce sont les innombrables peintures, graffitis, tags et inscriptions qui marquent les territoires et affirment les identités,

³⁸ Organisation criminelle mexicaine, spécialisée dans le trafic de drogue, les enlèvements, l'extorsion et le trafic d'armes, en guerre contre l'armée mexicaine et les cartels de la drogue pour le contrôle du territoire national.

³⁹ BAUMAN, Zygmunt, *Le présent...*, op. cit., 2007, p. 68.

arborant comme dans les tatouages le nom des bandes, leurs numéros, des prénoms ou des slogans tels que «Wepavón, la hermandad forever». La religion occupe une place très importante comme en attestent aussi les fresques, réalisées par ces jeunes, qui représentent la Vierge de Guadalupe, la Vierge de San Juan de los Lagos, San Judas Tadeo, Malverde, le saint patron des narcotrafiquants et des consommateurs de drogue, ou encore la Santa Muerte, une divinité très populaire au Mexique, capable d'assurer une certaine protection à celui qui la vénère. Plusieurs fois par an, des bandes peuvent partir en pèlerinage et elles organisent des festivités pour les anniversaires de chacun de leurs saints, à proximité des fresques qui les représentent.

«Las calles están diciendo cosas» (*les rues sont en train de dire des choses*), tel est le titre d'une exposition itinéraire d'art urbain qui a parcouru le Mexique entre 2007 et 2009.⁴⁰ Dans une société violente et désorientée, caractérisée par l'individualisme et l'exclusion, la rue redevient un espace de médiation et de socialisation où se manifestent certes les peurs et les inquiétudes, mais aussi le talent, la créativité, où l'expression fait «littéralement exister la signification.»

La décharge et le recyclage : les collecteurs de matériaux recyclables à Fortaleza

Les rues sont aussi parfois des décharges au sens propre. A Pavón on retrouve souvent des déchets au pied des pancartes indiquant « no tirar basura » (*ne pas jeter de poubelles*). La première vierge du quartier a été installée à la place d'un dépôt d'ordure. L'image est symbolique. Les déchets auxquels sont si souvent assimilées les populations pauvres ou marginales peuvent être, eux aussi, générateurs de sens – mieux encore, d'opportunités d'avenir.⁴¹ C'est ainsi que la crise écologique planétaire a attribué une nouvelle valeur aux ordures ménagères tout en faisant émerger en Amérique Latine une nouvelle catégorie sociale qui a métamorphosé l'imaginaire urbain, celles des récupérateurs de déchets recyclables⁴². Au début des années 2000, à Buenos Aires, leur nombre est passé de 25.000 à 40.000 au plus fort de la crise économique. Les *cartoneros* (littéralement, collecteurs de carton) se sont mis à récupérer toutes sortes de résidus ou d'artefacts. Organisés en entreprises individuelles ou familiales, non planifiées et non salariées, ils investissent par milliers, avec leurs carrioles tirées à la main ou par des animaux de charge, les rues de la capitale, à la tombée de la nuit. Les sondages montraient en 2002 que les classes moyennes acceptaient désormais plus favorablement ces populations qui renversaient les paradigmes. Les politiciens commencèrent alors à les courtiser et les municipalités à signer avec eux des contrats de coopération pour le recyclage.⁴³ Les cartoneros se sont alors installés durablement dans l'espace public, faisant corps avec la ville.

Au Brésil ces mêmes collecteurs de matériaux recyclables, populairement connu sous le nom de « *catadores de lixo* » sont devenus depuis plus d'une décennie des acteurs incontournables du métabolisme urbain. Ils coordonnent le *Movimento Nacional de Catadores de Materiais Recicláveis (MNCR)*⁴⁴ qui intègre la *Red Latinoamericana de Recicladores*, née au début des années 90, sous l'impulsion des organisations pionnières de Colombie, fondées il

⁴⁰ Blog: <http://lascallesestandiciendocosas.blogspot.fr/>

⁴¹ MORIN, Edgar « Les crises génèrent des forces créatrices ». Propos recueillis par Laurence Lemoine, Psychologie.com, Octobre 2010.

⁴² ROMERO, Luis Alberto, *La crisis argentina – Una mirada al siglo XX*, Buenos Aires, Siglo XXI Argentina, p. 113.

⁴³ MULEIRO, Vicente, *Los ejércitos de la noche - La Argentina de cartón*, Buenos Aires, Diario Clarín, 27/10/2002.

⁴⁴ MNCR, Mouvement National de Récupérateurs de Matériaux Recyclables. Site : www.mncr.org.br/

y a plus de 35 ans⁴⁵. Malgré les revendications légitimes des travailleurs concernés, ces groupes de personnes vivent et travaillent le plus souvent dans des conditions de précarité extrême⁴⁶ comme le dévoile le documentaire « Waste Land », de la réalisatrice britannique Lucy Walker qui a suivi pendant trois ans l'artiste brésilien Vik Muniz dans le Jardim Gramacho, la plus grande décharge à ciel ouvert d'Amérique Latine où échouent 70 % des ordures de la ville de Rio de Janeiro.⁴⁷

La collecte et le tri des ordures réutilisables sont effectués, en effet, par les segments les plus pauvres et les plus vulnérables de la population. Il en existe de deux types : ceux qui récupèrent et trient les déchets directement en ville, sur la voie publique, et ceux qui interviennent exclusivement dans les décharges à ciel ouvert, aux heures de fermeture, en l'absence de surveillance. Les premiers, *catadores* ambulants, choisissent librement leur emploi du temps et leurs itinéraires qui peuvent varier d'un jour à l'autre. Les charriots sont le plus souvent prêtés par des associations ou des dépôts. Les ramasseurs devront alors rapporter l'engin rempli de matériaux pour les vendre au *deposeiro*, le propriétaire de l'entrepôt, intermédiaire entre le collecteur et l'usine de recyclage.⁴⁸

L'existence des collecteurs de déchets recyclables en tant que force de travail numériquement significative remonte au milieu des années 80. En 2010, on comptait près de 800.000 travailleurs sur l'ensemble du territoire brésilien. A Fortaleza, capitale de l'Etat du Ceará, dans le Nordeste du pays, on en dénombrait près de 8.000 dès l'année 2005.⁴⁹ Ils constituent à présent 19 groupes organisés en associations, formelles et informelles, qui fonctionnent en réseau. Ils n'en demeurent pas moins exposés à des indices de vulnérabilité sociale très élevés. Ils vivent, sans domicile fixe, dans des *favelas* disposant à peine d'infrastructures et constituant des espaces urbains marginaux à haut risque social.⁵⁰

« Je n'ai presque pas étudié, raconte une jeune femme de 19 ans, lors d'une enquête de terrain réalisée en 2010 par Maria Eulaidia de Araújo. Je sais à peine signer mon nom. Il faudrait bien que j'étudie, mais il faut sans cesse courir, aller chercher de l'argent pour se débrouiller.[...] Parce que sans travailler on ne gagne rien ». Lors des entretiens, les hommes et les femmes racontent leur quotidien répétitif, la vie familiale difficile, le travail dans la rue avec les enfants, la fatigue, l'irrégularité des revenus, les bons et les mauvais patrons, l'intérêt de travailler de manière autonome, ou pour une association plutôt que pour un dépôt, le sentiment de honte, la peur des contrôles de la police qui renverse le contenu des charriots sur la chaussée, l'absence d'aide de la part du gouvernement. Les *catadores* sont des travailleurs « autonomes prolétaires »⁵¹, en ce sens qu'ils disposent d'une certaine autonomie dans leur travail mais n'ont pas une vie autonome. Ils décrivent le commerce du recyclage auquel ils sont confrontés comme une affaire sale, sordide et violente. Ils se sentent pourtant fiers du travail qu'ils exécutent car cette activité leur permet de survivre de manière honnête.

⁴⁵ Red Latinoamericana de Recicladores : <http://www.redrecicladores.net>

⁴⁶ IZAIAS, Fabiana, «A guerra do lixo: os catadores de lixo e a desativação do lixão do Jangurussu», in *Anais do XI Encontro Estadual de História do Ceará*, Quixadá, 2008.

⁴⁷ WALKER, Lucy, *Waste Land*, Documentaire, Brésil, O2 Filmes, 2010.

⁴⁸ VIEIRA, Maria Eulaidia de Araújo, *Percepção de Autonomia entre Catadores de Materiais Recicláveis de Associações e Organizações Privadas de Fortaleza-CE*, *Dissertação de Mestrado*, Unifor, Fortaleza, 2011, pp. 4-5.

⁴⁹ IZAIAS, Fabiana, « A guerra do lixo... », *op. cit.*

⁵⁰ VIEIRA, M. E. de A., *op. cit.*, pp. 6-7.

⁵¹ FERREIRA DE REZENDE MEDEIROS, Luiza, BARBOSA MACÊDO, Kátia, *Catador de material reciclável: uma profissão além da sobrevivência?*, *Psicologia e Sociedade*, Florianópolis, Vol°18, N°2, 2007, p. 62-71.

Aujourd'hui, la nouvelle génération des enfants de collecteurs de matériaux recyclables cherche à se démarquer des trajectoires de vie de ses parents. Elle se sent dominée par ses terribles conditions d'existence et par la frustration d'avoir été privée d'école. Ce sont des adolescents et de jeunes adultes qui ne savent pas lire et n'ont aucune qualification professionnelle. Ceux-ci éprouvent, en outre, de grandes difficultés à s'insérer sur le marché du travail car ils n'ont pas d'existence légale (absence de pièces d'identités, justificatifs de domicile...).

Certains d'entre eux participent à des initiatives originales, menées par des associations mêlant des acteurs publics et privés tels que l'Entreprise de Transformation de Matériaux Recyclables (EMTRE)⁵² qui a monté à Fortaleza une fabrique de balais utilisant des bouteilles en plastique (PET) issues de la collecte sélective. Il s'agit à la fois d'un espace physique d'activités productives durables et d'un espace collectif de dialogue qui offre de nouvelles opportunités d'emploi pour ces jeunes. La structure favorise leur inclusion sociale, leur permettant d'acquérir des papiers et de retrouver une forme de dignité en modifiant le regard que les autres posent sur eux. C'est ce que constate une jeune fille du quartier de Genibaú : « après mon entrée dans la fabrique, j'ai eu la sensation que les personnes de mon entourage et mes voisins ont commencé à me considérer mieux. Avant j'étais jugée et méprisée par eux parce que je n'avais aucune activité et que je passais mon temps à la maison à ne rien faire. »

La spirale de l'existence

« Contrairement aux utopies d'autrefois, l'utopie des chasseurs ne donne pas de sens à la vie, qu'il soit authentique ou frauduleux. Elle aide seulement à repousser les interrogations sur le sens de la vie »⁵³ La métaphore de Zygmunt Bauman peut sembler cruelle et déconcertante. Il ne s'agit pas, pourtant, d'une capitulation. Les images de la peur qui emplissent l'imaginaire latino-américain aujourd'hui ne contribuent pas à immobiliser les individus et les sociétés qui les produisent. Depuis longtemps déjà, les populations les plus démunies se sont accoutumées à vivre dans un monde de risques imminents. Mais ce qui devient insoutenable, c'est cette stigmatisation permanente. Est-il possible, néanmoins d'échapper à ce cercle vicieux? Derrière l'homogénéisation des représentations du monde renforcée par la société de la connaissance et ses multiples autoroutes de l'ignorance ou de la désinformation, le monde demeure toujours aussi divers, inédit, et l'avenir conserve sa part de mystère.

Aujourd'hui, la modernité liquide ne serait-elle pas capable de renaître, non pas de ses cendres mais de ses déchets, nous permettant finalement d'arborer face aux peurs et aux incertitudes qui nous hantent un « scepticisme plutôt optimiste qui considère qu'il y a peu de choses certaines mais beaucoup de choses possibles »⁵⁴

⁵² Site du projet: <http://projetoemtre.blogspot.com.br/>

⁵³ BAUMAN, Zygmunt, *Le présent...*, op. cit., 2007, p. 140.

⁵⁴ INNERARITY, Daniel, *Le futur et ses ennemis*, Flammarion, Climats, 2008, p. 189.